



## LES DEUX MERES.

(Suite.)

Alice, toujours en proie à une douloureuse inquiétude, comptait les heures avec angoisse, et debout devant une pendule suivait la marche lente des aiguilles sur le cadran ; elle respirait à peine, et se demandait intérieurement comment elle avait pu se décider à laisser partir Enrich.

— Mon Dieu ! pensait-elle les yeux baignés de larmes, est-ce que je ne le verrai plus ? Est-ce que ce mot adieu qu'il a prononcé en me quittant était bien le dernier mot que je devais entendre sortir de sa bouche ? N'est-ce pas un rêve que tout cela ? Hier vivant encore, hier encore plein d'amour, et aujourd'hui mort peut-être, mort à cause de moi, par dévouement pour moi ! Oh ! Seigneur, vous aurez compassion de la pauvre femme qui a tant souffert, vous la prendrez en pitié, vous ne la condamnez pas à toutes les misères et à toutes les rudes épreuves de ce monde ! Du haut du ciel, vous laisserez tomber un regard bienveillant sur elle, et vous éloignerez de son front tous les malheurs qu'elle redoute. — Ne plus le voir, mon Dieu ! ne plus entendre sa voix si grave et si affectueuse, ne plus le sentir près de moi quand je l'aime, oui, quand je l'aime pour toute l'indifférence que je lui portais autrefois, pour tous les chagrins que je lui ai causés involontairement, cela serait trop horrible ! Je ne suis point préparée à cette séparation ; vous nous aviez rapprochés afin que nous ne nous quittions plus, vous aviez placé sa main dans la mienne afin qu'il ne m'abandonnât plus désormais, afin que nous ne fissions plus qu'une même vie, qu'un même destin ! Ne plus le voir, non, cela ne peut être ! vous ne me l'avez pas rendu hier pour me le retirer aujourd'hui ! D'ailleurs, je ne vous ai point offensé, moi, mon Dieu ! j'ai toujours pra-

tiqué les divins préceptes que l'on m'a enseignés en votre nom, je vous ai toujours béni, j'ai toujours proclamé dans mes prières votre gloire et votre puissance : ne me retirez pas Enrich, Seigneur ; car si vous me l'ôtiez, j'en mourrais. Vous m'avez enlevé ma mère, vous me l'avez arrachée d'entre mes bras ; je l'ai retrouvée morte quand je pensais l'embrasser comme chaque jour de ma vie ; n'est-ce pas assez, mon Dieu ! que faut-il encore ?

En parlant ainsi, elle tomba à genoux, et son visage était pâle et tout décomposé par la douleur.

En ce moment, l'on ouvrit la porte de la chambre.

Alice se retourna, jeta un cri délirant, et s'élança au cou d'Enrich qui venait d'entrer. Puis quand sa folie fut un peu passée, elle le toucha de la main pour bien s'assurer que celui qu'elle avait cru mort était devant ses yeux.

— Oui, c'est lui, murmurait-elle, c'est lui !

Enrich cependant demeurait grave et sévère ; son front était chargé d'une pénible tristesse, et il gardait un douloureux silence.

— Mais qu'as-tu donc ? s'écria enfin Alice.

Enrich gardait toujours le silence.

La jeune fille le contempla avec terreur, elle examinait ses mains, ses vêtements.

— Est-ce que le comte serait mort ? dit-elle tout à coup avec effroi.

Enrich garda encore le silence.

Alice inclina la tête.

— Il est mort ! murmura-t-elle.

Enrich fit un violent effort sur lui-même, et pronant doucement la main de sa bien-aimée :

Non, il n'est pas mort, reprit-il lentement, et pourtant je suis devant vous ! non, il n'est pas mort,